

## CÉMI

Séminaire de lecture du 19 novembre 2013

### **Présentation d'ouverture**

Le 375<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée des Ursulines et des Augustines hospitalières nous donne l'occasion de nous rappeler l'époque de l'arrivée et des premières actions qu'ont posées ces pionnières dans ce Nouveau-Monde. Il nous invite également à nous mettre à l'écoute de leurs travaux et œuvres de manière à chercher à comprendre quelles étaient leurs motivations et leurs aspirations. Autrement dit, quel était le charisme qui a pu leur donner de l'audace pour se lancer dans un tel projet et de la ténacité pour franchir les diverses étapes qui auraient fort bien pu les dissuader de poursuivre leur projet ; un projet tellement précaire, à bien des égards ?

Lors de notre dernier séminaire, nous avons pris le temps, avec Alexandra et Yves, de sonder ce que nous avons appelé « la grâce des débutants ». Aujourd'hui, nous allons sonder les défis et les affres qui s'imposent, au fil du quotidien, à ces femmes qui sont ici, non de passage ou en touriste, mais parce qu'elles souhaitent bâtir des établissements en vue d'y demeurer et d'y accueillir des vis-à-vis à qui elles souhaitent apporter des soins, de l'éducation, une qualité de vie et tout ce qui peut être souhaitable pour un mieux vivre à saveur de Dieu.

Dans l'extrait de lettre que nous venons de lire, Marie de l'Incarnation fait part de la vie qui coule dans le monastère de Québec. Au fil de toute sa correspondance, elle revient souvent sur les défis qui se posent pour l'établissement de son monastère. Elle raconte aussi comment les choses se passent pour le logis, manger, la communication verbale, l'éducation, la catéchèse. Rien ne peut être entrevu comme une simple reproduction à Québec de ce qui se vit en France. Il n'est pas davantage question de construire un monastère en reproduisant les méthodes de travail connu en France pas plus que de reproduire la vie d'un monastère sur le modèle de la maison-mère. Ce que raconte Marie,

c'est l'histoire d'un « bâtir » qui a bien sûr une inspiration originelle, puisée dans le charisme même de la fondation de la communauté, mais d'un « bâtir » en tout point inédit pour ce qui est des circonstances et des moyens mis à sa disposition. La même dynamique s'impose également pour les Augustines et pour les jésuites.

Mais comment donc les choses se sont-elles passées ? La question est importante, car, comme le disait également saint Paul, c'est à travers son œuvre qu'on peut reconnaître le créateur. Ce qu'a dû faire Marie de l'Incarnation, ce qu'elle a fait de manière bien palpable est comme la face apparente de qui elle était et de ce qui l'animait.

Pour nous faire entrer dans la réalité bien concrète de cet établissement auquel Marie de l'Incarnation a voué une bonne partie de sa vie, sœur Michelle Leblanc a bien voulu accepter de nous guider.

Durant cette première décennie d'implantation, Marie vécut des moments de profondes détresses intérieures, une sorte de sécheresse spirituelle qui dura jusqu'en 1647 et qui ne nous est révélée que par son autobiographie de 1654. Sur le plan de sa vie communautaire, rien n'y paraît, tellement elle se consacre sans réserve à toutes les tâches que commande le quotidien des jours. Elle est aux affaires de ses consœurs, elle s'affaire à l'accueil et à l'enseignement des jeunes filles autochtones et de celles des blancs que les parents confient de plus en plus aux ursulines. La gestion et l'administration des biens matériels prennent bien des formes, les parents payant avec ce qu'ils peuvent : beurre, cochons ou peaux de castor.

On le sait aussi, elle est littéralement submergée dans des flots ininterrompus de correspondance, tant auprès des religieuses de Tours que des bienfaitrices ainsi que de sa famille et de son fils. Elle a également à solutionner le problème de la rédaction des règles propres au Monastère de Québec, ce qui n'est pas une mince affaire dans la mesure où elle se doit de composer avec les appartenances de religieuses provenant de

monastères différents ayant chacun leurs règles. Heureusement qu'elle trouve un bon complice en la personne du jésuite Jérôme Lallemand.

Parallèlement à toute cette activité, à l'interne de son monastère, elle est également en lien étroit avec les missionnaires qui vont et viennent de Québec aux terres de mission. Ce sont eux ses premiers informateurs sur l'état des missions et du pays en général. Elle suit ainsi de très près toutes les guerres et les tensions qui existent entre les divers peuples autochtones. Elle connaît les menaces qui pèsent sur la fragile colonie. Elle est aussi la confidente et souvent la conseillère des hommes d'affaires, des commerçants et des responsables politiques de la colonie. Les travaux de Françoise Deroy-Pineau sur les divers réseaux sociaux qui se mettent en place autour d'elle à diverses étapes de sa vie montrent bien la vitalité relationnelle et la généreuse présence qui émane de cette amazone de Dieu.

Au milieu de toute cette activité, Marie ne perd jamais de vue qu'elle est en ce pays par volonté et nécessité de se donner corps et âme au service des jeunes filles amérindiennes et de leur famille. Si au départ la volonté missionnaire et coloniale s'exprimait en termes de « transformer les sauvagesses en Européennes policées », elle apprend vite à moduler ce projet en réalisant combien elle a elle-même à découvrir au contact de ces personnes qui sont les « délices de son cœur ». Apprenant à connaître les us et coutumes de ces filles et de leurs familles et à composer avec leur façon de vivre, elle écrit à son fils, un an après son arrivée :

L'on nous figuroit le Canada comme un lieu d'horreur ; on nous disoit que c'étoit les faubourgs de l'Enfer, et qu'il n'y avoit pas au monde un pais plus méprisable. Nous expérimentons le contraire, car nous y trouvons un Paradis, que pour mon particulier je suis indigne d'habiter. Il y a des filles sauvages qui n'ont rien de la barbarie.<sup>1</sup>

Ce qui l'interpellait le plus était toutefois de parvenir à entrer en conversation avec ces personnes. Cela voulait dire, bien concrètement, apprendre leur langage le plus

---

<sup>1</sup> *Correspondance*, le 4 septembre 1640p. 112.

parfaitement possible. Elle s'y est employée sans délais, profitant de l'expertise des missionnaires Jésuites qui séjournèrent dans leur maison de Québec, voisine du monastère, ainsi que de la présence de quelques jeunes filles autochtones, telle Marie Amiskvian qui « nous a beaucoup aidé dans l'étude de la langue, parce qu'elle parle bien François »<sup>2</sup>. Celle-ci faisait en effet partie des jeunes filles qui avaient été confiées, par les Jésuites, à Marie Rollet, veuve de Louis Hébert, pour leur apprendre, entre autres, le français<sup>3</sup>. Elles devenaient par le fait même compétentes pour une rétrotraduction du français vers l'algonquin.

L'année suivant son arrivée à Québec, elle écrivit à l'un de ses frères : « nous étudions la langue algonquine par préceptes et par méthode, ce qui est très difficile. Notre Seigneur néanmoins me fait la grâce d'y trouver de la facilité, ce qui m'est d'une très grande consolation<sup>4</sup> ». Le même jour, elle écrivit à une religieuse de la Visitation de Tour :

« Il faut que je vous avoue qu'en France je ne me fusse jamais donné la peine de lire une histoire ; et maintenant il faut que je lise et médite toute sorte de choses en sauvage. Nous faisons nos études en cette langue barbare comme font ces jeunes enfants, qui vont au Collège pour apprendre le Latin. Nos Révérends Pères quoique grands docteurs en viennent là aussi-bien que nous, et ils le font avec une affection et docilité incroyable<sup>5</sup>. »

Raymond Brodeur, responsable scientifique

---

<sup>2</sup> *Correspondance*, Lettre à une dame de qualité, 3 septembre 1640, p. 95

<sup>3</sup> *Correspondance*, p. 100, note 11.

<sup>4</sup> *Correspondance*, Lettre du 4 septembre 1640, p. 112.

<sup>5</sup> *Correspondance*, Lettre du 4 septembre 1640, p. 108.